

M. René Fauchois continue à être, parmi nos très jeunes auteurs dramatiques, un de ceux qui donnent les plus brillantes espérances.

C'est une fort agréable idylle que le *Fausse Nymphé*, de M. Paul Souchon. On y trouve, çà et là, des souvenirs agréables de Théocrite et de Virgile. M. Souchon est sans doute un de ces poètes qui honorent la noble mémoire d'André Chénier. Les vers de M. Souchon sont harmonieux et clairs. L'intrigue qu'il a imaginée est gracieuse et spirituelle; elle est conduite d'une main légère; elle prête aux gestes élégants, aux jolies attitudes. Le début dramatique de M. Paul Souchon est heureux.

M. Alexandre Meunier semble, en écrivant la *Cousine Rose*, avoir eu des incertitudes; et, en somme, malgré un coup de théâtre assez habile, malgré des traits d'observation assez justes, malgré un dénouement d'une roserie peu compliquée, mais amusante, *la Cousine Rose* reste une comédie assez pâle.

A.-FERDINAND HEROLD.

## MUSIQUE

De trois livres récents : Berlioz et ses contemporains; Wagner et ses amis; Liszt et les siens; l'âme et la vie d'« un artiste d'autrefois ».

Le centenaire de Berlioz a donné lieu à des manifestations plutôt éparpillées. Les concerts dominicaux l'ont fêté chacun à sa manière, par devoir ou reconnaissance évidemment corrélatrice à l'empressement du public. On a réuni en volume quelques feuillets des *Débats*, qui n'ajouteront pas grand-chose à la renommée de l'écrivain. M. Weingartner fit le voyage de Grenoble, apportant à la gloire du musicien le tribut d'un laurier teuton. Là-bas comme ici, on s'assembla autour de la statue du maître. Un lyrisme officiel, officieux ou privé apostropha le bronze impassible. En somme, l'enthousiasme s'épandit surtout en discours — parfois singuliers. M. J. Tiersot a voulu dédier à celui qu'il admire un hommage moins éphémère. *Hector Berlioz et la société de son temps* est un livre de lecture fort intéressante, plein de renseignements documentés, d'anecdotes, de détails peu connus. L'auteur nous conduit d'abord « au pays de Berlioz ». Il nous décrit la Côte Saint-André et le site ingrat qui l'entoure. Il nous fait

entrer dans la maison où naquit son héros, nous initie à l'existence familiale et bourgeoise, au milieu ambiant philistin, monotone ou guindé de petite ville de province où grandit le futur sans-culotte du romantisme. Quoiqu'il n'omette pas de parler de l'œuvre du musicien, ce que raconte M. Tiersot a trait plus particulièrement à la vie et à la pensée intimes de Berlioz, au tempérament de l'homme, à son caractère divulgué par le contact avec autrui. On assiste à l'ahurissant imbroglio de ses amours simultanées ou successives, à l'ardente passade Camille-Ariel traversant impromptu la passion fatale Henriette-Ophélie, puis à l'abandon de celle-ci pour une autre parmi plusieurs ; lui, toujours fougueux et indistinctement emballé chaque fois jusqu'à l'offre du conjungo légitime. On le voit ballotté de la gêne à la ruine, devant pourvoir à deux ménages, riche soudain pour un jour et par aventure, et risquant jusqu'au dernier sou de l'aubaine à faire exécuter ses compositions méconnues ; indifférent aux « intérêts » matériels, et criant constamment misère ; exaspéré et incohérent dans ses aversions, sympathies ou transports ; perpétuellement exalté, vite irascible, intransigeant toujours ; sincère, dans ses rapports, parfois jusqu'à la brutalité. L'impression générale est déconcertante. En vérité, Berlioz fut un être « frénétique ». Il aima, vécut et pensa en énergumène. Enfant, homme ou vieillard, c'est le paroxysme incarné. Il apparaît comme un invité dangereux pour une maîtresse de maison, et surtout comme un épouseur aussi obstiné qu'encombrant. A Gênes, il veut se noyer pour Camille infidèle, et on le repêche inanimé. A Paris, peu après, il avale du laudanum devant Henriette indécise, et ne doit son salut qu'à l'ipéca immédiatement absorbé et non moins immédiatement efficace. Sexagénaire, il songe à convoler encore avec la bien-aimée de ses douze ans précoces, qu'il vient de retrouver, grand-maman respectable et assez effarée de ses propos romanesques. Il apparaît enfin comme un individu malaisément social, autoritaire, entier, turbulent et volontiers enclin à se plaindre de la destinée. Celle-ci, pourtant, lui fut-elle aussi cruelle qu'il se plaisait à le proclamer ? N'en réclamait-il pas, peut-être, plus que son dû ? De son vivant, sa célébrité fut européenne. Dans sa patrie et ailleurs, on le sacra bientôt chef d'école et si, comme tel, il rencontra des détracteurs, il eut aussi de chaleureux partisans. Son art lui valut quelques profits et certains honneurs : à l'étranger, de l'argent et des ordres ; ici, l'Institut ; partout, le commerce, l'estime ou l'ad-

miration de l'élite intellectuelle ou sociale. Il y trouva des amitiés fidèles que son humeur ne parvint pas à lasser. M. Tiersot le montre fréquentant la plupart des illustrations contemporaines, et insiste sur ses relations avec Wagner et Liszt. L'histoire est navrante. Berlioz, à coup sûr, n'était pas fait pour s'entendre avec Wagner, qui jouissait d'un caractère approchant, sinon identique. En outre, musicalement, tout les séparait. Polémistes tous deux, ils ne pouvaient que se blesser réciproquement. A maintes reprises, Wagner fit des avances à son aîné de dix ans et, si celles-ci, peut-être, semblent avoir été souvent intéressées à quelque égard, il respecta et vanta toujours la haute probité artistique de son-terrible confrère. Il jugea selon son sentiment l'art du musicien, et son avis, que M. Tiersot récuse, est aujourd'hui partagé par beaucoup de gens, dont je m'avoue. Berlioz ne comprit jamais rien à la musique de Wagner. Il le traita d'abord avec une tiède mansuétude, puis, s'irrita de critiques où il croyait deviner une jalousie de rival. Bientôt, les événements aidant, Berlioz ne vit plus, en Wagner, qu'un concurrent iniquement favorisé. Son manifeste, à l'occasion du prélude de *Tristan*, est un comble d'incompréhension musicale. A la chute de *Tannhäuser*, il exulte de joie forcenée. Dans ses lettres, il baffoue, insulte le vaincu, se dit « vengé ». Le spectacle est affreux, lamentable. Assurément, Berlioz n'eut guère de chance dans la vie. L'homme fut rarement heureux, et on peut se demander s'il eût été heureux de l'être. L'artiste finit aigri, ulcéré et seul. Avec M. Tiersot, on peut compatir aux déboires du musicien, en saluant son irrécusable et absolue sincérité. On en peut excuser son pessimisme farouche, ses imprécations contre ses adversaires, ses ressentiments implacables ; on pardonnerait même une secrète envie devant le succès de ses émules. Mais que penser de sa conduite envers le plus délicat, le plus loyal et le plus dévoué des amis ? — envers celui qui, virtuose alors fameux et adulé, était venu à lui, débutant pauvre et incompris, avait transcrit et publié de ses deniers sa *Symphonie fantastique*, et l'avait fait connaître au monde en la jouant dans ses tournées de concerts ; qui s'était adonné corps et âme à la propagation de son œuvre et de ses idées ; qui avait assuré, à Weimar, la revanche de son *Benvenuto* tombé ; qui le soutint, l'aida et le défendit en toutes circonstances ? Quand Liszt, à son tour, eut besoin d'être défendu, Berlioz lui répondit en le reniant ouvertement. La nature de Berlioz était trop foncièrement antimusicale, pour qu'on soit

étonné qu'il n'ait pas plus compris la musique de Liszt que celle de Wagner. Mais pourquoi infliger à ce frère d'armes un affront public, en quittant ostensiblement la salle Erard au milieu de l'exécution de l'un des *Poèmes symphoniques*, dirigée par l'auteur en personne? Quoi qu'en dise M. Tiersot, la sincérité n'a rien à voir ici; et, si l'insistance ultérieure de la princesse de Wittgenstein à le convertir fut peut-être maladroite, la goujaterie est inexcusable, par quoi Berlioz, un peu plus tard, brisa irrévocablement une telle amitié, outragea de propos délibéré, dans une fin de *lettre* odieuse, les tristesses de ceux dont l'affection, l'appui et l'inépuisable sollicitude ne lui avaient jamais manqué, aux bons comme aux mauvais jours. C'est la page la plus pénible de la vie de Berlioz; on voudrait l'en pouvoir arracher. Enfin, je ne puis accorder que les textes cités par M. Tiersot établissent suffisamment ce qu'il appelle « la rancune » de Liszt. Celle-ci, certes, eût pu paraître excusable. Mais le cœur de ce noble artiste était inaccessible à un sentiment de cette espèce. Il ignora toujours la haine et la vengeance; il ne sut même pas mépriser. Il put errer dans ses jugements, être trompé par les apparences; il était incapable de « calomnie ». Plus on le connaît, plus on doit s'incliner devant sa profonde bonté, la droiture et l'élévation de son caractère. Partout où on le rencontre, on le voit plein d'ardeur à se dévouer aux autres, oublieux de soi-même, ému de toute infortune, désintéressé et généreux jusqu'à l'imprévoyance; exaltant le beau d'où qu'il vienne. Le malheur même n'altéra pas l'enthousiaste sérénité de son âme. Lui aussi vieillit peu fortuné, déçu dans ses espérances privées, méconnu, éclipsé par une gloire qui, peut-être, lui devait tout, — et plus joyeux du triomphe éclatant de son vainqueur que soucieux de sa propre et injuste disgrâce. Son dernier mot est un élan d'amour, un suprême adieu à la beauté qu'il avait admirée et servie; il meurt en s'écriant: « Tristan!... » Si Liszt s'exprima librement au sujet de l'art de Berlioz et de certaines révélations posthumes, il ne semble guère possible de lui reprocher une excessive sévérité. Ses appréciations paraîtront plutôt modérées à tout observateur impartial. Hélas! ce n'est que trop vrai: le pauvre Berlioz ne gagne pas à être connu. Le musicien ne fait pas longtemps illusion; l'homme, à tout le moins, exige des trésors d'indulgence.

## §

Il n'est pas le seul à pâtir quelque peu des indiscretions de

sa correspondance. L'éditeur Juven vient de publier des *Lettres de Richard Wagner à ses amis Th. Uhlig, G. Fischer et F. Heine*, où s'étale en toute candeur l'inconscient et formidable égoïsme du génie. — A vrai dire, « égoïsme » peut-être tutélaire à l'égal de celui du nouveau-né et de l'enfant, défense octroyée par la nature à l'individu, contre le milieu ou les contingences. — Des lettres « à ses amis » ; et quels amis ! Ce sont plutôt des ministres à tout faire d'un autocrate zurichois qui, de sa lointaine résidence, commande, adjure, légifère, organise, les excite à travailler pour « la Cause », — lisez « pour lui », — met à contribution leur temps, leurs forces, leur intelligence, et... leur bourse. Car la musique nourrit rarement son homme, quand cet homme a du génie. Et Wagner avait des charges : son entretien personnel, sa femme souvent absente, ses voyages d'agrément ou d'affaires, frais de poste, de gravure ou d'impression. Enfin, si Berlioz pensionnait son Henriette malade et délaissée, Wagner soutenait sa belle-mère et, un beau jour, incité par l'urgence autant que par l'honnêteté du motif, il n'hésite pas à faire appel .. à la « tirelire » des petits Uhlig. Mais ce qui confère à ses lettres une originalité particulière, c'est la bizarre idée qu'eut Wagner, — Allemand écrivant à des amis allemands — de les rédiger en français. Sans doute, il voulut s'exercer au maniement de notre langue, en prévision d'un avenir incertain. Le résultat n'est pas banal. Il pense sa phrase en son idiome et la transpose mot à mot dans le nôtre. C'est ainsi qu'il parle de « mesure en 3/4 » ; qu'il se réjouit d'avoir déménagé parce qu'il a maintenant « une chambre spéciale pour travailler ». Il mande à Uhlig : « Remettez-leur mes salutations ». Ailleurs, ayant le mal du pays, et pensant probablement «... *Sehnsucht nach Dresden* », il lui dit : « Contentez ce dernier désir nostalgique vers Dresde, je vous en prie. » Encore que, d'un bout à l'autre, tout s'énonce à l'avenant, certaines impatiences en acquièrent une saveur spéciale. Il écrit au même Uhlig : «... Je pensais recevoir au moins une lettre de quatre feuillets ; au lieu de cela arrive une misérable castration de papier à lettre, de sorte que vraiment tu excites ma pitié. » Ses professions de foi esthétiques, dont Wagner ne fut jamais chiche, en deviennent, la plupart, incompréhensibles avec la meilleure volonté. Quelques-unes de ses déclarations, toutefois, donnent un tour inopiné à l'éventuelle envolée de l'éloquence : « Je ne suis pas disposé à faire des changements. Il ne faut pas remettre en

question une chose dès qu'elle est sortie de vous!... » s'écrie-t-il, en envoyant à Uhlig un article inédit. Et plus loin : «... Je n'apporte pas la réconciliation avec la Non-valeur, mais la guerre sans merci ! Maintenant, comme notre vie publique est remplie d'indignité, et spécialement en ce qui concerne les artistes et les littérateurs de profession, je ne puis trouver présentement d'amis que parmi ceux qui sont tout à fait à l'écart de l'opinion régnante... » Enfin, un peu plus tard : « Maintenant la situation serait différente. Avant cela elle était telle : désavouer ma personnalité, devenir un autre, prendre la peau d'un Parisien afin de me gagner Paris. A présent je dirais : reste juste comme tu es, montre aux Parisiens ce que tu veux et peux produire ; donne-leur en une idée... » En somme, c'est un peu lourd, mais, pour un Allemand, Wagner ne s'en tire tout de même pas trop mal, car il écrivait d'inspiration. On rencontre, en effet, autre part : « Le bon ami... m'a déterminé à exposer cette lâche, molle et absurde objection du *Climat* dans toute sa viduité. » — « *Viduité* : état d'une personne veuve », nous enseignent les lexiques. Wagner voulait évidemment dire autre chose ; mais on ne peut plus supposer qu'il ait confectionné sa prose à coups de dictionnaire. En tout, du reste, Wagner fut un intuitif, et le « flair de précurseur » était, chez lui, si prodigieusement développé qu'il semble avoir pressenti et inauguré, un demi-siècle d'avance, telles acceptions aujourd'hui familières de certains mots de notre langue, en proclamant carrément, à l'adresse du fidèle Uhlig : « Cher brave homme, tu es vraiment le seul avec lequel on puisse marcher!... » Ces lettres nous documentent surabondamment sur la santé de Wagner en Suisse et le traitement aquarien qu'il y suivait selon la méthode et les manuels d'un Raspail hydrophile de l'époque, le Dr Rausse. — « Que d'eau ! Que d'eau!... » — Il s'en douche, il s'en baigne, il en boit tant qu'il peut. Il ne tarit pas sur l'excellence de ce régime humide, le préconise, le conseille, l'impose, en magnifie l'inventeur. Il avait signifié à Uhlig : « Procure-toi *Hafiz*... Ce persan *Hafiz* est le *plus grand* poète qui ait jamais vécu ou écrit ! Si tu ne te le procures pas immédiatement, je te voue mon plus profond mépris : mets les frais sur le compte de *Tannhäuser*. » Huit jours après, dans un transport reconnaissant : «... Tu dois faire relier *Hafiz* et *Rausse* ensemble ; le prophète du *feu* et celui de l'*eau* : cela sifflera un bon coup ! » Une confidence à Fischer, pourtant, le montre un instant refroidi, et entrouvre des horizons inattendus : « ... Dieu

sait si cette cure me sera de quelque utilité ! Pense seulement : il me faut renoncer à priser ; depuis six jours, je n'ai pas pris la moindre pincée de tabac ! L'effet, jusque maintenant, est comme si j'allais devenir fou... » « Fou !... » — c'est lui qui l'écrit. O misère des causes ! Genèse obscure des chefs-d'œuvre ! Walhall et Montsalvat ! Sans quelques grains de poudre sternutatoire dans le nez de Wagner, la musique, peut-être, eût changé de face. Ainsi, Wagner prisait ! Et il lui fallait sa prise inéluctable, condition nécessaire d'eurythmie cérébrale, impératif catégorique de l'inspiration. Vénus naquit de l'onde écumeuse. O Elsa, Brunnhilde, Elisabeth, Eva, surgîtes-vous d'une tabatière ? Chacun sait que Wagner était d'une humeur assez peu commode, et accusa rarement une parfaite satisfaction des services mêmes de son prochain. Je ne puis me tenir de citer encore, de ces lettres, un passage que tant d'autres, et Berlioz avant tous, auraient pu contresigner : « Il est étrange de voir un ami, qui, sur beaucoup de points importants, vit et pense un peu autrement que moi, prendre un tel intérêt à tout mon être, montrer un telle inébranlable fidélité, une préoccupation tellement active... je veux parler de Liszt. Il ne comprend pas ma façon de penser ; mon mode d'action est tout à fait l'opposé du sien : cependant il respecte toutes mes pensées, tous mes actes, se garde soigneusement de tout ce qui pourrait, de manière ou d'autre, m'offenser, et semble se vouer de toute son âme à cette seule chose — m'être utile et répandre au dehors mes œuvres... » Il faut lire tout ce qui suit, et relever, ailleurs, effusions et témoignage analogues : Liszt gagne à être connu. En résumé, ce recueil épistolaire nous renseigne avec pertinence sur les faits et gestes de Wagner en exil. Il est précieux pour l'authenticité des détails et, surtout, pour le sans-façon du discours, où Wagner se livre tout entier, sans apprêt, sans précaution, « se déboutonne » et met à nu son âme compliquée. Il y apparaît pris sur le vif, ingénu et roublard, cordial et ergoteur, idéaliste et sensuel, despote et calin, insupportable et séduisant, subjectif toujours et jamais ennuyeux. Mais quelle drôle d'idée eut ce diable d'homme, de vouloir écrire en français !

*P. S.* — Je prie les lecteurs du *Mercure* autant que l'ombre de Wagner d'agréer mes plus penaudes excuses pour une inconcevable étourderie : Wagner écrivit ces lettres *en allemand*. En jetant les yeux sur le faux-titre du volume, je m'aperçois qu'un M. Georges Knopff y affiche son intention de les avoir traduites en français. Si profonde que soit ma

confusion d'une telle bévue, il s'y mêle pourtant, je l'avoue, un irrésistible soulagement, à l'espoir de me procurer le texte original et de comprendre enfin ce que Wagner avait voulu dire en maint endroit.

## §

La place m'est mesurée pour parler d'un autre livre consacré par M. E. Boutet de Monvel à la mémoire d'*Adolphe Nourrit*. Cela se lit comme un roman et, en effet, c'est bien un roman vécu, touchant, mouvementé et tragique, l'histoire de cet « artiste d'autrefois », de cet invraisemblable « ténor » désintéressé, modeste, dévoué jusqu'à l'abnégation à son art, à ses camarades et même à ses directeurs. L'homme était beau, enjoué et fin d'esprit, suprêmement bon, aimant et d'une loyauté scrupuleuse. On a le sentiment d'un être d'exception, égaré d'une humanité idéale, et prédestiné à la souffrance. A Paris, au plus fort de sa vogue, il brise sa carrière par excès de délicatesse et s'efface devant Duprez. Sa correspondance avec les siens nous transporte dans un monde ineffable vraiment, délicieux de vertu, de simplicité et de tendresse. Son extrême sensibilité le rendait particulièrement vulnérable aux déceptions qui l'attendaient en Italie. Ce probe artiste devait en mourir. A Naples, doutant de soi-même et désespéré, il se tue plutôt que de déchoir. On est charmé, conquis, passionné par le récit qui se déroule en ces pages et douloureusement troublé du drame soudain qui termine une si noble vie. L'exquise nature de Nourrit méritait ce souvenir ému. Et, ici encore, on retrouve Liszt : à Lyon, associant la sienne à la charité du chanteur pour soulager les misères d'une longue crise, par un concert, fructueux grâce à leurs deux noms, au bénéfice des ouvriers dénués et sans travail ; où, ailleurs, attentif à veiller sur l'ami, confortant son cœur susceptible dans une lettre adorable, « empreinte, observe M. B. de Monvel, d'une tendre sollicitude dont on ne sait à qui faire le plus honneur, de celui qui l'éprouve, ou de celui qui a su l'inspirer ». Enfin je ne puis que signaler aujourd'hui, en me promettant bien d'y revenir, le très grand succès remporté par M<sup>me</sup> W. Landowska interprétant du Bach à la salle Érard. Le vieux Bach devient à la mode. Lui aussi gagne à être connu, et il semble ne plus avoir grand'chose à souhaiter en l'espèce : on fait mieux que le comprendre, on commence à l'aimer.

JEAN MARNOLD.